

mais M. Arnault, avec sa malicieuse brusquerie, saisit une carafe pleine d'eau et inonda tellement la comtesse qu'elle revint à elle sur-le-champ et perdit tout-à-fait la fantaisie d'avoir des vapeurs et des syncopes. Elle déclara même, après avoir jeté sur M. Boulard un regard de colère et sur M. Arnault un coup d'œil de crainte, qu'elle se sentait assez bien pour régagner son logis. Le marquis prit aussitôt son chapeau et lui présenta le bras : elle le refusa, demanda qu'on envoyât chercher un fiacre, monta dans la voiture de louage, après avoir été conduite jusqu'au marche pied par son chevalier, tête-nue, qui la pria de lui permettre d'aller savoir le lendemain de ses nouvelles.

— Pauvre femme ! soupira le marquis en suivant la voiture des yeux. Pauvre ! répéta-t-il.

Puis se retournant vers M. Arnault et vers M. Boulard :

— Vous voyez, messieurs, un des exemples les plus douloureux de la fatalité. Si vous saviez l'histoire de cette infortunée, si vous connaissiez son nom ?

— Mais M. Boulard connaît, je pense, cette dame, interrompit M. Arnault avec son sourire plein de malice et de moquerie. Si je ne me trompe, elle l'a tout à l'heure accosté sur le quai.

— Je connais, en effet, cette dame, répondit le bibliophile. Voici comment j'en ait fait renconrre. Je me trouvais à Orléans il y a plusieurs années : j'entrai dans un débit de tabac pour y renouveler ma provision. La personne qui tenait le comptoir était précisément celle à qui Monsieur le marquis vient de donner le titre de comtesse. Je m'amusai à feuilleter les vieux papiers destinés à être transformés en cornets. Jugez de ma surprise et de ma joie ! J'y trouvai une de ces brochures sans prix pour les bibliophiles, un petit livre imprimé chez le duc de Bourbon, qui se piquait, vous le savez, d'être un habile typographe : *le Véritable Tarif de ces Dames et de ces Demoiselles*, en un mot. J'eus la faiblesse de laisser voir l'admiration que me causait cette trouvaille et d'en appliquer l'origine aristocratique à la marchande de tabac. Alors la vieille femme, qui m'avait d'abord abandonné la brochure, moyennant dix sous, l'arracha de mes mains, s'écria que c'était pour elle une précieuse relique, et ne voulut accepter aucune des propositions que je lui fis. En vain je lui présentai ma bourse pleine d'or, en vain je me suis mis presque à ses pieds, elle refusa tout.

Il fallut m'en aller sans le précieux pamphlet. Cependant, messieurs, je ne pouvais point laisser perdu, méconnu, un livre de cette valeur, un exemplaire sans doute unique au monde, car M. le prince de Bourbon ne tirait ses productions typographiques qu'à quatre exemplaires : l'un était destiné à une dame célèbre, le second à M. le comte de Provence, le troisième était envoyé à M. le comte d'Artois, qui rédigeait parfois le texte, et le dernier restait dans la bibliothèque du Prince-Imprimeur. Enfin, comme pour ajouter encore plus de rareté au trésor que je convoitais, trois des exemplaires avaient été déchirés des propres mains de Louis XVI, indigné de quelques plaisanteries dirigées, dans l'opuscule, contre plusieurs dames de la cour. Je ne pus dormir de la nuit. Je revins le lendemain matin chez la marchande de tabac. Rien ne put la séduire, rien ne put l'émeouvoir. Enfin, tandis qu'elle servait un de ses chalandis qui venait acheter du tabac chez elle, je jetai vingt-cinq louis sur le comptoir, je saisis la brochure, et je pris la fuite comme un véritable voleur que j'étais.

A peine arrivé à l'auberge, je m'élançai dans ma voiture, à laquelle des chevaux de poste se trouvaient heureusement attelés ; car, avant d'aller essayer une nouvelle tentative près de la marchande de tabac, j'avais ordonné de tout préparer pour mon départ, retardé depuis la veille, dans le seul but de tâcher d'acquiescer la relique de typographie. Grâce à Dieu, je pus l'emporter sans entraves et arriver à Paris avec ce volume sans pareil, qui fait l'admiration et la jalousie de tous ceux qui aiment les livres.

*La fin au prochain numéro.*